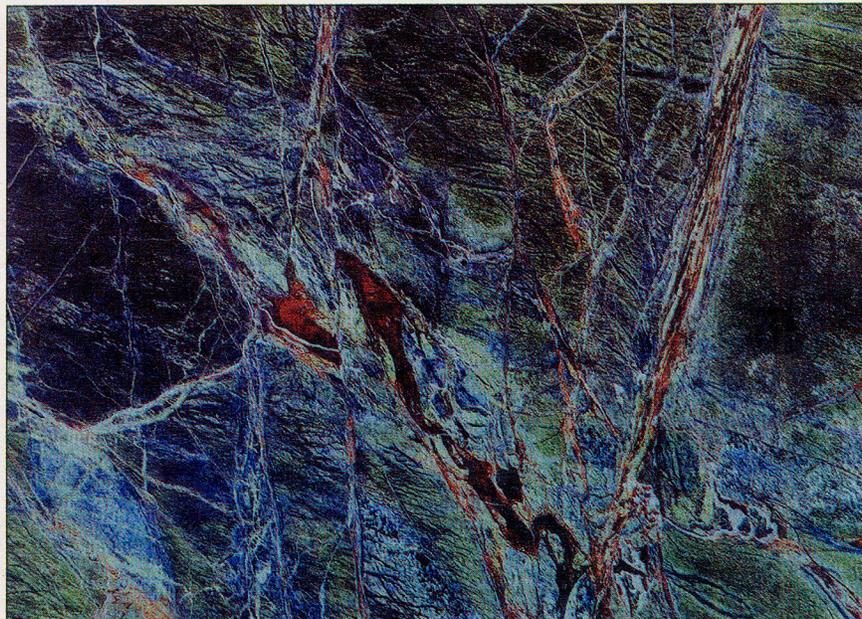


LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE INOX

Le photographe **Nicolas Ruel**, de Dubaï à Montréal, saisit l'architecture d'un monde et y imprime sa découpe.

MAXIME CATELLIER



À l'automne 2005, Nicolas Ruel présentait les résultats de son travail à la Caisse de dépôt et placement du Québec sur un support resté inédit depuis la découverte du daguerréotype au XIX^e siècle, ce procédé qui consistait à saisir la lumière sur des feuilles d'argent. En effet, les grandes photographies de Ruel étaient imprimées sur des feuilles d'acier inoxydable. Selon les mots d'Annie Laflour, qui préface les deux catalogues récemment parus de l'artiste, «les blancs cèdent la place au répertoire tridimensionnel du métal, qui lui, emmagasine une présence réelle. Son effet est illimité, caméléon, de sorte que la photographie absorbe le décor lumineux environnant, en prenant des airs d'installation.»

Or, au-delà du procédé, il faut dire que Ruel est un artiste au regard extrêmement original. Ici, on a pu admirer ses œuvres à la Galerie Lacerte, à Québec (1, côte Dinan) de même qu'à la Galerie Orange, à Montréal (81, rue Saint-Paul Est). C'est d'ailleurs à ces deux endroits que l'on peut se procurer ces deux magnifiques catalogues, *Inox* et *Elements*, dont la production fut assurée par Louis Lacerte, directeur des deux galeries sus-mentionnées. Deux livres

magnifiques dont la qualité d'édition rend hommage aux photographies de Ruel.

ESPÈCES SONNANTES

D'abord, dans le catalogue *Elements*, Ruel nous offre logiquement quatre séries consacrées à l'air, l'eau, le feu et la terre. Débutant cette ronde par les couleurs aériennes et soyeuses de l'Inde, il capte le mouvement des étoffes, le rythme des fêtes, l'élégance des passages obligés entre la danse et le rire, pour culminer en deux époustouffants *Maelstrom* dont la densité rappelle les plus belles abstractions de Léon Bellefleur ou de Hans Hartung.

Puis, vient l'eau des Maldives, cette république d'Asie formée de 1196 îles regroupées en 19 atolls. Les prises de Ruel se découpent toujours aussi lyriquement en atolls devenus cyclopes, lotus, perles et hydres de toutes sortes se formant à même les rives transparentes de ce paradis auquel succèdent les déserts foudroyants des Émirats arabes. C'est le feu, dont la psychanalyse se révèle dans ses galbes érotiques, ses vagues immobiles, sa quête éloquente et nue.

Et le clou du spectacle, c'est bien sûr cette terre accumulée depuis des siècles au nord de l'Inde, ce monticule gigan-

tesque de pierres, limon et sable que l'on nomme Himalaya. La complexité fulgurante de ces photos, faisant penser à de vieilles façades d'immeubles en ruines, révèle autant de fossiles dont les mondes disparus seraient soutenus par des Atlantes, jusqu'à ce que les synapses et la résine de cette pierre immémoriale explosent en des geysers de veines démentielles.

Dans le second catalogue, *Inox*, Ruel délaisse pour un temps les éléments naturels afin de scruter l'architecture des villes, de Prague à Moscou en passant par Dubaï et Venise. Cependant, la nature refait surface dans plusieurs pièces, notamment cette éruption fictive d'un volcan de l'île de Bora-Bora, et cette magnifique série, *Ice*, dans laquelle Ruel capte l'âme de la glace, tant à Montréal qu'à Québec, dans une session intensive qui n'aura duré que deux jours.

Ainsi, après les lumières abrasives de l'ultra-moderne Dubaï, la berceuse de Nicolas Ruel se tisse telle une toile entre les containers du port, les réservoirs d'essence et les vieux silos d'usine. Un monde gris, tant que la rouille y figure comme un spectacle inouï de beauté, éclipse en demi-lune sous un ciel lourd comme du métal. ★

www.nicolasruel.com